

# *Libretto*



BORIS SAVINKOV

LE CHEVAL  
BLÊME

Journal d'un terroriste

roman

Traduit du russe par  
MICHEL NIQUEUX

*libretto*

Titre original :  
*Kon' Blednyj*

© Phébus, Paris, 2003, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-224-9

## INTRODUCTION

### *LE TERRORISTE, L'INTELLECTUEL, ET DIEU*

*Le meurtrier n'entrera pas  
Dans la cité du Christ,  
Le Cheval blême le piétinera  
Et le Roi des Rois le haïra.*

B. SAVINKOV<sup>1</sup>

Le terrorisme peut-il avoir une justification éthique? C'est la question posée dans *Le Cheval blême* (1908), roman en forme de journal intime transcrivant la confession d'un chef terroriste sans foi ni loi qui prépare un attentat contre le gouverneur général de Moscou. Politique, mysticisme, amour et sexe, scrupules et cynisme soudent ou opposent les cinq membres du commando, dont un seul échappera à la mort, à la pendaison ou au suicide. Le récit est d'autant plus remarquable qu'il est pour l'essentiel autobiographique, son auteur, Boris Savinkov (qui avait pris pour l'occasion le pseudonyme de Ropchine), étant à l'époque l'un des plus célèbres terroristes russes et le cerveau de l'attentat qui coûta effectivement la vie au grand-duc Serge, gouverneur général de Moscou, le 4 février 1905.

Révolutionnaire socialiste puis anticommuniste, rallié enfin aux bolcheviks qui l'emprisonnèrent, Savinkov (1879-1925), terroriste et écrivain, était lui-même un personnage de roman. Une biographie lui a été consacrée en France, où il écrivit *Le Cheval blême*, et une autre aux États-Unis<sup>2</sup>. Ses *Souvenirs d'un*

1. V. Ropchine (B. Savinkov), *Kniga Stixov. Posmernæ (Livre de vers, édition posthume)*. Rodnik, Paris, 1931, p. 6 (poésie de 1911).

2. Jacques-Francis Rolland, *L'homme qui défia Lénine : Boris Savinkov*,

*terroriste*, deux fois traduits en français<sup>1</sup>, ont eu une influence considérable sur des penseurs comme Lukács ou Camus. En Russie, depuis la perestroïka, ses récits et ses souvenirs sont réédités, de gros volumes de documents inédits ont été publiés. Non qu'il soit question d'en faire un modèle ou un héros, mais parce qu'il a joué un rôle historique certain, qu'il éclaire notre actualité, et qu'il est un écrivain de talent.

Victor Serge, anarchiste devenu compagnon de route des bolcheviks qui le déporteront dans l'Oural – d'où une campagne d'intellectuels français le libérera en 1936 –, a laissé un portrait incisif de Savinkov, adjoint de Kerenski au ministère de la Guerre du gouvernement provisoire, pendant l'été 1917 :

« Boris Savinkov est ministre de la Guerre. Figure singulière, très forte, de grand aventurier politique. Militant socialiste-révolutionnaire, écrivain, romancier, quelque peu poète même, terroriste, bon organisateur, Savinkov est l'une des illustrations du mouvement révolutionnaire. À la tête de l'Organisation de combat du parti socialiste-révolutionnaire, il a, pendant des années, dirigé l'action terroriste d'un parti qui compta des Guerchouni, des Kaliaev, des Sozonov, des Balmatchev. Il a minutieusement préparé l'exécution du grand-duc Serge et du Premier ministre Plehve, un des serviteurs les plus redoutables de l'autocratie ; il a participé lui-même à ces actions. Il s'est penché, dans la rue terrifiée de Petrograd, sur le cadavre de Plehve, pour constater sa réussite. Dans toutes ces périlleuses entreprises, il s'est trouvé le collaborateur intime de l'agent provocateur Azev, autre chef de l'Organisation de combat. Ce terroriste intrépide est l'auteur de deux romans : *Ce qui n'advint pas*, et *Le Cheval blême* (1906), empreints du plus profond désarroi moral, où

Grasset, 1989, 330 p. ; Richard B. Spence, *Boris Savinkov : Renegade on the Left*, New York, Boulder, 1991, 540 p.

1. B. Savinkov, *Souvenirs d'un terroriste*, traduction par B. Taft, Payot, 1931 ; traduction par Régis Gayraud, Éditions Champ Libre, 1982.

l'inanité de l'effort révolutionnaire est comme écrite avec du sang. Terroriste professionnel, habitué à exécuter des ennemis autant qu'à sacrifier délibérément les meilleurs d'entre ses compagnons de lutte, avec, au fond, cette absence totale de confiance et de foi en la révolution, c'était bien un homme capable de tout, sauf de comprendre un vaste mouvement de masse et d'apprécier avec justesse les forces sociales en présence. Car nul n'est plus éloigné d'être un chef révolutionnaire que le dilettante<sup>1</sup>.»

Churchill, qui rencontra Savinkov en 1921, loua l'«implacable franchise» du *Cheval blême*, et fit le panégyrique de son auteur dans sa galerie des *Grands contemporains* (1938) : «Malgré les malheurs qu'il a éprouvés, les dangers qu'il a surmontés, les crimes qu'il a commis, il a manifesté la sagesse d'un homme d'État, le talent d'un général d'armée, le courage d'un héros, l'endurance d'un martyr.»

Boris Savinkov était né en 1879 à Kharkov d'une mère ukrainienne et d'un père russe, de petite noblesse, juge à Varsovie – alors chef-lieu de la « province de la Vistule » rattachée à l'Empire russe. Toute la famille avait des sympathies pour les révolutionnaires (le père sera démis de ses fonctions en 1905). Le jeune Boris poursuit des études à Varsovie, puis à l'université de Saint-Petersbourg, d'où il est exclu en 1899 pour sa participation au mouvement de protestation étudiant en tant que militant du parti social-démocrate. Après avoir terminé ses études à Berlin puis à Heidelberg, il est arrêté en 1901 et envoyé en relégation à Vologda, où il fraye avec

1. V. Serge, «Lénine 1917» [1924], in *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques 1908-1947* (éd. Jean Rièrre et Jil Silberstein), Robert Laffont (Bouquins), 2001, p. 197. Les erreurs de détail de ce portrait se trouvent implicitement corrigées dans la suite de la présente introduction.

d'autres bannis promis à de brillants destins : le philosophe Nicolas Berdiaev, l'écrivain Nicolas Remizov qui émigrera en France en 1921 et qui le décrira comme « tueur de lions » et « titan », Lounatcharski, futur commissaire du peuple à l'Instruction. En 1903, Savinkov quitte illégalement la Russie et se rend à Genève, alors véritable nid pour les révolutionnaires russes. Il avait décidé d'adhérer au parti socialiste-révolutionnaire après avoir rencontré à Vologda Ekaterina Brechko-Brechkovskaïa : née en 1844, la « grand-mère de la révolution russe » prônait et organisait le terrorisme au sein du parti socialiste-révolutionnaire qui se voulait l'héritier du mouvement « La Volonté du peuple », responsable en 1881, après six tentatives, de l'assassinat d'Alexandre II, le « tsar-libérateur » (il avait émancipé les paysans en 1861... et l'on sait que les réformateurs ont le malheur de susciter la surenchère extrémiste). Le parti socialiste-révolutionnaire (constitué en 1901) s'appuyait sur les revendications égalitaristes des paysans et voyait dans l'« action directe » (en français dans les *Souvenirs d'un terroriste*) un moyen de hâter la révolution.

À Genève, le désir de Savinkov de prendre part au terrorisme est exaucé par Azef, qui en 1908 sera démasqué comme « provocateur » (agent double, il organisait certains attentats tout en en dénonçant d'autres). Azef le charge de réaliser l'attentat contre le ministre de l'Intérieur Plehve, dont il a conçu le plan. Après Plehve – tué le 15 juillet 1904 (un an après son prédécesseur) à Saint-Petersbourg par Egor Sozonov<sup>1</sup> –, Savinkov est chargé d'organiser l'attentat contre le

1. Les lettres de Sozonov ont été récemment publiées : « *Èto ja vino-vat...* » *Èvoljucija i ispoved' terrorista : Pis'ma Egora Sozonova s kommentarijami* (« C'est moi qui suis coupable... » *Évolution et confession d'un terroriste : Lettres commentées d'Egor Sozonov*), éditées par A. F. Savin, Moscou, Jazyki slavjanskoj kul'tury, 2001, 520 p.

Sozonov (1879-1910) était né dans une famille de vieux croyants



grand-duc Serge, gouverneur général de Moscou, oncle et beau-frère de Nicolas II. Le grand-duc sera tué le 4 février 1905 par Ivan Kaliaev (principal prototype de Vania dans *Le Cheval blême*), que la grande-duchesse ira voir dans sa prison pour lui remettre une icône.

Dans les deux cas, les terroristes avaient choisi des cibles largement honnies : le nom de Plehve, ancien chef de la police, était associé à la politique de russification forcée des populations allogènes, à la répression des paysans ukrainiens et géorgiens, aux pogromes antijuifs, à l'idée d'«arrêter la marée révolutionnaire par une petite guerre victorieuse» contre le Japon ; quant au grand-duc Serge, il était «le symbole de l'oppression» (H. Carrère d'Encausse). C'est pourquoi les «bombistes», comme on appelait alors les terroristes (ils usaient principalement de bombes à base de dynamite et périssaient souvent avec leur victime), bénéficiaient d'un vaste mouvement de sympathie. Le poète Aleksandr Blok (qui s'inspirera de Kaliaev pour son poème «Châtiment») écrit en février 1909 à V. Rozanov qu'il ne condamne pas *présentement* le terrorisme, tant est grande la haine collective contre les «bêtes d'État les plus nuisibles». La fille de Tolstoï, Tatiana, écrit dans ses mémoires qu'il est «difficile de ne pas se réjouir» de l'attentat qui venait de coûter la vie au grand-duc.

Le terrorisme n'est pas une invention russe, mais il a trouvé en Russie un terrain privilégié et il est un phénomène majeur de l'histoire du pays<sup>1</sup>. On a souvent expliqué

monarchistes. Cf. l'article de V. Serge «Deux Russes : Léon Tolstoï et Egor Sozonov» (1910), in Victor Serge, *op. cit.*, p. 37-42.

1. Cf. Général A. Spiridovitch, *Histoire du terrorisme russe 1886-1917*, Payot, 1930. G. I. Guerassimov, *Tsarisme et terrorisme*, Plon, 1934. C. Fauré, *Quatre femmes terroristes contre le tsar*, François Maspero, 1978. Jocelyne Fenner, *Les Terroristes russes*, Ouest-France Université, 1989. Anna Geifman, *Thou Shalt Kill: Revolutionary Terrorism*

son importance par des considérations ethno-psychologiques : l'« âme russe » serait portée aux extrêmes dans sa quête utopique d'un royaume de Dieu sur terre (dans *Le Cheval blême*, Vania incarne ce type d'utopie<sup>1</sup>). Mais il est surtout né des contradictions entre une modernisation occidentale de la Russie rapide quoique restreinte, et un pouvoir autocratique dont les réformes n'arriveront jamais à satisfaire les révolutionnaires ni même les libéraux. Contradiction que l'on retrouvait non seulement dans le politique, mais aussi dans le social et dans le religieux : « Maintien tardif de l'absolutisme autocratique, développement d'une classe déracinée d'intellectuels refusant le service de l'État et cherchant à servir la Cause, culte du dévouement personnel, ascétique, du militant (le nihiliste des années 1860<sup>2</sup>). » Après une première vague terroriste (1866-1881) due à « La Volonté du peuple », une seconde vague d'attentats (plus de deux cents), perpétrés contre les ministres et les représentants de l'État policier, se produisit entre 1901 et 1906<sup>3</sup>. Elle fut l'œuvre de la branche armée du parti socialiste-révolutionnaire – de son « Organisation de combat » créée par Guerchouni (enterré au cimetière du Montparnasse en 1908) puis dirigée par Azef qui avait fait arrêter Guerchouni en 1903 –, ainsi que de

*in Russia, 1894-1917*, Princeton (N. J.), Princeton University Press, 1993. E. I. Shcherbakova, *Politicheskaja policija i politicheskij terrorizm v Rossii (2-aja polovina XIX-nachalo XX vv.)* [*La Police politique et le terrorisme politique en Russie (2<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> s. – début du XX<sup>e</sup>)*], Moscou, AIRO-XX, 2001.

1. Cf. L. Heller, M. Niqueux, *Histoire de l'utopie en Russie*, PUF, 1995.

2. Georges Nivat, « Les chevaliers de l'Apocalypse », *Vers la fin du mythe russe*, L'Âge d'Homme, 1982, p. 110.

3. Cf. Jacques Baynac, *Les Socialistes-révolutionnaires de mars 1881 à mars 1917*, Robert Laffont, 1979, p. 71 et p. 184, avec les chiffres cités par Stolypine pour 1906-1908, où terrorisme et banditisme tendent à se confondre : 26268 attentats, 6091 fonctionnaires et particuliers tués, plus de 6000 blessés, 2000 terroristes pendus (la peine de mort, abolie en Russie dès 1754, subsistait pour les criminels d'État).

groupes locaux ou dissidents. Ces attentats contribuèrent, avec les grèves et les jacqueries, à contraindre Nicolas II à limiter l'autocratie en instaurant un parlement (la Douma) et accorder des libertés individuelles et publiques (Manifeste du 17 octobre 1905). Avant d'être pendu le 10 mai 1905, Ivan Kaliaev décrivit devant le tribunal le contexte dans lequel se développait le terrorisme :

« Deux mondes s'entrechoquent : la vie qui bouillonne et celle qui stagne, la civilisation et la barbarie, la violence et la liberté, l'autocratie et le peuple. Et regardez le résultat : le déshonneur de la défaite sans précédent d'une puissance militaire [dans la guerre russo-japonaise de 1904-1905], la banqueroute financière et morale d'un État, une monarchie qui se décompose de l'intérieur, et en même temps, dans les régions dites frontalières, un développement naturel des aspirations à l'autodétermination politique. Et partout, un mécontentement généralisé, l'essor des partis d'opposition, les révoltes sporadiques du peuple laborieux, qui ne demandent qu'à devenir une révolution véritable, au nom du socialisme et de la liberté. Et sur cette toile de fond, des actes terroristes... »

La « terreur politique » a pour but de déstabiliser le pouvoir et de prouver aux masses la possibilité de la lutte. Elle est le détonateur d'une révolution qui, la guerre aidant, finira par advenir, sans toutefois apporter la liberté qu'espéraient les terroristes.

En 1906, Savinkov organise encore deux attentats (manqués) contre Doubassov, le gouverneur général de Moscou qui avait succédé au grand-duc Serge, et contre le ministre de l'Intérieur Dournovo. Arrêté en mai 1906 à Sébastopol (sur dénonciation d'Azef), alors qu'il s'apprêtait à perpétrer lui-même un attentat contre l'amiral Tchoukhnine, Savinkov est condamné à mort. Mais son parti organise son évasion,

et il passe en Roumanie puis en France, où il reste sans activité de septembre 1906 à juin 1908. C'est là qu'il écrit, en 1908, *Le Cheval blême*, où les attentats de 1904-1906 servent de sujet à une sorte d'autofiction et d'autocritique sur lesquelles nous reviendrons. Le livre, publié en Russie en 1909, le rend célèbre. À Paris, Savinkov mène la vie de bohème du Montparnasse de l'époque avec Modigliani, Ehrenbourg, Picasso, Cendrars, Apollinaire – qui le présente comme « notre ami l'assassin<sup>1</sup> ». Toujours tiré à quatre épingles, le visage de marbre, le regard froid et méprisant, coiffé d'un éternel melon noir, il boit et fréquente les filles. C'est un pilier de la Rotonde – « un tas de fumier », écrit-il à Volochine en septembre 1915. En 1912 paraît un second récit, *Ce qui ne fut pas (Trois frères<sup>2</sup>)*, encore plus désenchanté, où il est question de la révolution de 1905, à travers le destin de trois frères terroristes qui périront l'un après l'autre. Leonid Andreïev, le grand nouvelliste, auteur de récits empreints de sympathie pour les terroristes (*Le Gouverneur*, 1906, inspiré comme *Le Cheval blême* par l'attentat contre le grand-duc, mais « vu » du côté du gouverneur ; *Les Sept Pendus*, 1908), n'aime pas ce « bombiste repentant ». Plekhanov, le père du marxisme russe, marquera quant à lui son intérêt pour cette autocondamnation du terrorisme individuel. C'est probablement en 1912-1913 que Savinkov écrivit un troisième récit composé sous la même forme du journal intime que *Le Cheval blême*, mais qui restera inédit jusqu'en 1994<sup>3</sup>. L'ennui métaphysique pèse sur le

1. Cf. J.-F. Rolland, *op. cit.*, p. 154 (« Ropchine et les Montparnos »). Cf. aussi la correspondance entre Ehrenbourg, Savinkov et Volochine (1915-1918) publiée dans *Zvezda*, 2, 1996, p. 156-201.

2. Boris Savinkov, *Ce qui ne fut pas*, traduction par J.-W. Bienstock, Payot, 1921, 332 p. Réédition : Éditions 13 bis, Paris, 1985.

3. « *Neizvestnaja rukopis' B. V. Savinkova* » (*Un manuscrit inconnu de B. V. Savinkov*), publication de V. Leonidov, *Znamia* 5, 1994, p. 152-167. Cf. D. Zhukov, « *B. Savinkov i V. Ropchine. Terrorist i pisatel'* » (*B. Savinkov et V. Ropchine : le terroriste et l'écrivain*), *Nach sovremennik*, 9, 1990, p. 165).

narrateur, George, prisonnier de son passé, retiré sur la Côte d'Azur : « Mon passé me pèse. Je ne le regrette pas. Mais le sang ne peut être lavé, brûlé, vaincu. Qui a tué est un bagnard aux fers. [...] Ma vie est un cimetière. [...] Où est le salut ? L'aide ? Auprès de qui chercher refuge ? Quel Dieu prier<sup>1</sup> ? »

C'est la guerre qui va permettre à Savinkov de reprendre du service. En 1914, il devient correspondant de guerre sur le front français<sup>2</sup>. Après la révolution de février 1917, il revient en Russie ; en juillet, Kerenski le nomme commissaire politique de la VII<sup>e</sup> Armée, où il rétablit la discipline, puis en fait son adjoint à la tête du ministère de la Guerre. Accusé d'avoir soutenu la tentative de coup d'État de droite de Kornilov contre le gouvernement provisoire jugé trop laxiste, il est limogé et exclu du parti socialiste-révolutionnaire.

Après la prise du pouvoir par les bolcheviks à l'automne, Savinkov passe à l'opposition armée : il rejoint les armées blanches du Don, puis dirige à Moscou une association clandestine d'officiers antibolcheviks, l'« Union de défense de la patrie et de la liberté », forte de cinq mille cinq cents membres, qui organisera en juillet 1918 (avec le soutien de l'ambassadeur de France Noulens) une insurrection à Yaroslav, que les bolcheviks mettront deux semaines à écraser. On retrouve ensuite Savinkov à Paris, comme chef de la mission militaire de l'amiral « blanc » Koltchak, auquel il fait parvenir armes et subsides ; puis en Pologne (1920), où il forme une « armée russe » (trente mille hommes) financée par la Pologne et la France. Après quelques succès en Biélorussie, elle sera défaite par les armées bolcheviques, et laissera derrière elle le souvenir de pogromes antijuifs, de pillages et de

1. « En tuant, Savinkov se sentait en train d'être tué. Il disait que le poids du sang des tués pesait sur lui. » (Z. Hippius-Merejkovskaïa, *Merejkovski*, YMCA-Press, Paris, 1951, p. 162.)

2. Ses correspondances du front furent réunies en deux volumes et parurent à Moscou en 1916-1917 (*En France durant la guerre*).

viols – exactions que Savinkov condamne dans le journal qu'il édite à Varsovie, *Pour la liberté!*, et qui vont émailler son troisième récit, *Le Cheval noir (Kon' voronoj)*, paru en russe à Paris en 1923, puis à Moscou en 1924. Sous la forme de carnets d'un certain lieutenant George, il montre la dégradation des combattants antibolcheviks pervertis par la violence et le banditisme, et les souffrances du peuple exsangue. Le titre, comme celui du *Cheval blême*, est tiré de l'Apocalypse, 6, 5 : le cheval noir est celui qui tient une balance (symbole de la famine) : Rouges, Blancs et Verts ont chacun raison. Mais déjà, la balance de Savinkov penche vers les Rouges, dont il attend au moins qu'ils mettent fin à la guerre fratricide. Ce récit, inédit en français<sup>1</sup>, est l'un des témoignages littéraires les plus saisissants sur la guerre civile, à côté de *Cavalerie rouge* de Babel.

Après l'échec de sa campagne de Russie, Savinkov refonde en juin 1921 l'« Union de défense de la patrie et de la liberté », qui prône une « Troisième Russie », ni monarchiste ni bolchevique mais démocratique, en espérant le soutien de la paysannerie (des « Verts »). Il infiltre des commandos de terroristes et d'espions en Russie soviétique. Contraint de quitter la Pologne en octobre 1921 à la suite du traité de paix soviéto-polonais, il revient à Paris, cherche des appuis auprès de Llyod George, de Churchill, de Mussolini (en 1923), dont le fascisme populiste (mais non son impérialisme) l'attire. Savinkov a aussi une rencontre secrète avec l'ambassadeur des Soviets en Angleterre, L. B. Krassine<sup>2</sup>. Dès lors, il est peu à peu « retourné », dans le cadre d'une opération montée en mai 1922 par le Guépéou sous le nom de code de

1. Des extraits sont traduits dans le livre de J.-F. Rolland, *op. cit.*, p. 268 sq.

2. Cf. Michel Heller, « Krassine-Savinkov : Une rencontre secrète », *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXVI (1), 1985, p. 63-68. En 1904-1907, Krassine fabriquait les explosifs pour le parti bolchevik.

«Syndicat-2». Des émissaires lui font croire qu'il existerait en Russie soviétique une organisation de «démocrates libéraux» à la recherche d'un chef: ainsi trahi par des agents doubles et leurré d'autant plus aisément qu'il est déçu par les Blancs comme par les Verts, Savinkov franchit illégalement la frontière le 15 août 1924 et est arrêté à Minsk le 16. Son procès s'ouvrit le 27 août devant la cour militaire du Tribunal suprême de l'URSS. Il reconnut toutes les charges de l'acte d'accusation et le 29 août il fut condamné à la peine de mort, immédiatement commuée en réclusion (dix ans). La capitulation de Savinkov sera publiée dans la *Pravda* du 13 octobre 1924 sous le titre «Pourquoi j'ai reconnu le pouvoir soviétique»: «Les ouvriers et les paysans soutiennent leur pouvoir soviétique, ouvrier et paysan. La volonté du peuple fait loi [...] Que mon peuple ait ou non raison, je ne suis que son humble serviteur [...] Assez de sang et de larmes.» Que «la révolution repose sur l'intimidation» et la «terreur rouge», comme Trotski le défendait contre Kautski dans *Terrorisme et communisme* (1920), ne le trouble plus: le patriotisme l'a emporté. Dans ses lettres et ses articles écrits de prison, il appelle ses anciens compagnons d'armes à cesser la lutte et reprend à son compte la propagande soviétique sur la mansuétude des bolcheviks et leurs succès. On devine le retentissement de ses déclarations en Occident. L'énigme de son retour en URSS et celle du verdict de clémence firent naître toutes sortes de suppositions, et dans le camp des émigrés, on ne manqua pas de le traiter de renégat et de traître. D'autant plus qu'à Moscou, à la prison de la Loubianka, il jouissait de conditions de détention uniques: cellule individuelle, livres, journaux, écriture (huit heures par jour), visites de sa maîtresse, la Française L. E. Dikhof-Derenthal, promenades (accompagnées) dans Moscou et les environs... Il trouve dans les tchékistes des «révolutionnaires convaincus et honnêtes», qui lui rappellent ses camarades de l'Organisation

de combat. Il écrit des nouvelles (publiées après censure) et tient son journal, entrecoupé, comme dans *Le Cheval blême*, de notations sur la nature et de considérations sur la littérature<sup>1</sup>. Le 7 mai 1925, Savinkov écrit à Dzerjinski : « Ou bien vous me fusillez, ou bien vous me donnez la possibilité de travailler ; j'étais contre vous, maintenant je suis avec vous ; mais je ne peux pas rester entre les deux. » Le soir même, il se suicide : il se serait jeté par une fenêtre dans la cour de la prison. La *Pravda* ne l'annonça que le 13 mai. Soljenitsyne s'est fait l'écho, dans *L'Archipel du Goulag* (chap. I, 9), de récits de tchékistes selon lesquels il aurait été défenestré. Le gros volume de documents inédits sur les dernières années de la vie de Savinkov récemment publié à Moscou<sup>2</sup> rend la thèse du suicide plus plausible. Qu'il y ait eu ou non un « marché » de conclu entre les autorités soviétiques (divisées sur le sort à réserver au prisonnier) et Savinkov, celui-ci était en droit d'espérer une reconnaissance de son ralliement au régime. Ce « tueur de lions » ne pouvait rester en cage, fût-elle dorée. Et le gouvernement soviétique, qui avait réussi le retournement de son plus irréductible adversaire, n'avait guère de raisons de « liquider » cet agent d'influence. En 1926, les ultimes lettres et articles du prisonnier seront édités à Moscou à cinquante mille exemplaires. Le joueur floué dans ses ambitions, le patriote retenu prisonnier a sans doute voulu rejoindre son héros du *Cheval blême* ou de *Ce qui ne fut pas*. L'œuvre littéraire fournit peut-être la clé du mystère Savinkov.

1. Cf. extraits in V. Chentalinski, « Le dossier de Boris Savinkov », in *Les Surprises de la Loubianka : Retour dans les archives littéraires du KGB*, Robert Laffont, 1996, p. 86-160.

2. *Boris Savinkov na Lubianke. Dokumenty* (éd. A. L. Litvin et al.), M. Rosspen, 2001.



C'est donc en France, en 1908, avant de s'attacher à reconstituer une Organisation de combat (1909-1911), que Savinkov avait entrepris d'écrire son premier roman, *Le Cheval blême*. Il est admis que le récit s'inspire de l'attentat contre le grand-duc Serge, perpétré le 4 février 1905 sur la place du Sénat, au Kremlin, par Ivan Kaliaev, dit «le Poète», qui avait renoncé à une première tentative pour éviter de tuer des enfants innocents. Savinkov déplace l'action en 1906, ainsi que le montrent certains indices historiques, et le journal du narrateur court du 6 mars au 5 octobre, du printemps à la fin de l'automne : trois saisons chargées de symbolisme et qui correspondent aux trois parties du récit. Ce décalage permet notamment à l'auteur d'introduire le motif des rapports entre l'Organisation de combat et le Comité central du parti (représenté dans le récit par Andreï Petrovitch) qui veut suspendre le terrorisme pendant la première session de la Douma. À la lecture des *Souvenirs d'un terroriste*, écrits en 1907-1909, on reconnaît nombre de détails qui se rapportent plutôt à l'attentat manqué d'avril 1906 contre Doubassov, ainsi qu'à l'attentat de 1904 contre Plehve. De même, les cinq terroristes du récit, tous bien typés, n'ont pas pour prototype unique le commando de 1905.

À ces différentes strates temporelles (1904-1906) s'ajoute celle du temps de l'écriture (1908), perceptible dans les réflexions religieuses et éthiques de Vania ainsi que dans l'histoire d'amour qui forme un contrepoint à l'action terroriste en révélant la vacuité cynique de George. Savinkov était en train de s'éloigner de sa famille (il avait épousé en 1899 la fille du célèbre écrivain populiste Gleb Ouspenski, et avait eu deux enfants) pour en fonder une autre avec la sœur du socialiste-révolutionnaire qui l'avait aidé à s'enfuir de la prison de Sébastopol, Evguenia Ivanovna Silberberg, divorcée. La seconde femme du récit, Elena, que George aime despotiquement, défend l'amour libre contre la «vieille morale», tout

comme Savinkov à l'époque<sup>1</sup>. Le meurtre du mari d'Elena par George appartient à la fiction, mais on peut facilement y trouver l'expression du désir secret de Savinkov, le roman laissant transparaître maints aspects de l'inconscient du terroriste-écrivain.

*Le Cheval blême* est toutefois bien autre chose que la confession d'un terroriste. Il est avant tout une interrogation sur le deuxième commandement biblique «Tu ne tueras pas». Cette interrogation, qui oppose George et Vania sur fond de citations bibliques et de réminiscences de Dostoïevski, doit beaucoup aux discussions que Savinkov avait alors avec trois importants représentants de l'intelligentsia russe installés à Paris après la révolution de 1905 : Dmitri Merejkovski (1866-1941), sa femme Zinaïda Hippus, poète symboliste et critique (1869-1945), et Dmitri Philosophoff (1872-1940), tous trois opposés au tsarisme et à l'Église instituée, et prophètes d'une «nouvelle conscience religieuse» ou religion de l'Esprit. Hippus et Merejkovski, intellectuels en chambre, fascinés comme tant d'autres par les terroristes qu'ils considéraient comme des ascètes et des martyrs, avaient insufflé à Savinkov, qui n'était pas un esprit religieux, la conception mystique du terrorisme professée par Vania. Zinaïda Hippus écrit : «C'est lui [Savinkov], bien sûr, qu'il a décrit, sa vie révolutionnaire, mais l'idée de tout le roman est empruntée aux thèses de la conférence de Dm. S. [Merejkovski] sur "La violence"<sup>2</sup>». Conférence qui reprenait les idées développées par Z. Hippus dans un article du recueil collectif du «trio» merejkovskien, *Le Tsar et la Révolution*, paru en français en 1907. Hippus distinguait le «meurtre accompli par le révolutionnaire et le meurtre infligé par le pouvoir» et terminait

1. Cf. la lettre de Savinkov à Vera Figner du 3 juillet 1907, *Minuvshee. Istoricheskij al'manach. M.* - SPb, 1995, 18, p. 195-197.

2. Z. Hippus-Merejkovskaïa, op. cit., p. 181.

en s'exclamant : « À ceux qui, terrifiés par la violence de la lutte, à cause de cela ne combattent pas et se soumettent, on voudrait crier : Oui, oui, la violence n'est pas juste, mais justifiée ! On ne peut pas faire couler le sang, c'est impossible. Mais pour que cette impossibilité devienne réelle, il le faut ! » Cette antinomie du « impossible mais nécessaire » (en russe : *nelzia i nado*, formule que Z. Hippius revendique comme sienne) fonde une « théologie » de la violence que Vania défend dans le récit. Vania trouve dans saint Jean la justification de son engagement : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner son âme pour ses amis <sup>2</sup>. » La violence est justifiée par le but « humaniste » qu'elle poursuit – l'instauration du paradis terrestre – et par le sacrifice des tueurs.

À l'opposé de celui de Vania, l'acte de George, égoïste et possessif, qui tue le mari de sa maîtresse Elena, n'est pas « racheté », justifié par le sacrifice de soi et l'amour de l'humanité, et il conduit donc son auteur au suicide : tout n'est pas permis. C'est là un thème dostoïevskien. Les lecteurs de Dostoïevski reconnaîtront facilement, au fil du texte, les nombreux échos venus de *Crime et châtiment* (Raskolnikov), des *Carnets du sous-sol*, des *Démons* (Stavroguine, Chigaliou), des *Frères Karamazov* (Smerdiakov, Aliocha Karamazov, qui dans le projet de Dostoïevski devait devenir un terroriste). George est du côté des héros nihilistes de Dostoïevski, avec

1. Z. Hippius, « La révolution et la violence », in D. Merejkowsky, Z. Hippius, Dm. Philosophoff, *Le Tsar et la Révolution*, Mercure de France, Paris 1907, p. 132. Cf. aussi J. Scherrer, « Pour une théologie de la révolution. Merejkovski et le symbolisme russe », *Archives de sciences sociales des religions* 45/1, 1978, p. 27-50.

2. Jean, 15,13 (Vania cite la Bible synodale russe qui, comme la Vulgate, donne « âme » au lieu de « vie » des traductions actuelles). Vania est proche de Sozonov, qui écrivait à Savinkov : « J'ai de l'amour, l'amour pour le but, le but d'agir au nom de l'amour, en allant jusqu'au péché. » Vania est le diminutif d'Ivan (Jean) ; c'était aussi le prénom de Kaliaev. On constatera que Savinkov cite fréquemment l'évangéliste de Patmos.

le Grand Inquisiteur des *Karamazov* pour lequel la fin justifie les moyens, contre Dostoïevski et contre Tolstoï (cf. «Tu ne tueras pas» de Tolstoï, 1900). Le thème du double – du dédoublement entre Savinkov et Ropchine, entre le terroriste et l'écrivain, entre George et Vania, entre la haine et l'amour – est profondément dostoïevskien.

Les lettres de Hippius à Savinkov de 1908-1909, qui viennent récemment d'être publiées<sup>1</sup>, confirment le rôle idéologique mais aussi littéraire de Hippius dans l'élaboration du roman. Savinkov est véritablement son filleul littéraire. Ainsi, c'est Hippius qui a proposé le titre et l'épigraphe, empruntés à l'Apocalypse<sup>2</sup>, et qui a «légué» à Savinkov le pseudonyme de Ropchine, qu'elle avait utilisé pour un article de 1906, en modifiant seulement l'initiale du prénom : le N. sera remplacé par un V. (V[eniamin], c'est-à-dire Benjamin, l'un des noms de code de Savinkov). Ropchine est formé sur le nom de Ropcha, château où en 1762 fut assassiné Pierre III, peu après le complot qui permit à son épouse de devenir Catherine la Grande. Les lettres de Zinaïda Hippius contiennent beaucoup de remarques sur le style et sur les personnages : Hippius, qui rejetait la sexualité dans sa quête de l'androgynie originel, regrettait que les relations de George et d'Elena fussent aussi traditionnelles. La prose artistique, qui tire tous ses effets de sa simplicité apparente et de sa sobriété, l'impressionnisme des notations de la nature, avec leur valeur symbolique, ressortissent à la littérature moderniste de l'époque. L'absence de subordonnées (le «je dis», «il dit» suivi de deux points) peut être ressentie comme une influence biblique. Savinkov poursuivra jusque dans sa prison la recherche du

1. *Russkaja literatura* 3, 2001, p. 126-162 (publication de E. I. Gontcharova). Cf. Z. Hippius, «*Korichnevaja tetrad'*» («Le cahier marron»), *Vozrozhdenie*, Paris, 1970, n° 221.

2. Le titre a été repris par J. Baynac pour un roman historique sur la révolution russe (Denoël, 1998).

mot juste, et conservera une grande sensibilité à la nature. Z. Hippius se chargea aussi de censurer ce qui risquait de faire interdire la diffusion du récit (la censure préalable avait été abolie fin 1905) : ainsi furent gommées toutes les indications géographiques et toponymiques, ainsi que certains mots ou paragraphes trop précis sur l'attentat (dans une vingtaine de chapitres). Ces précautions permettront au récit d'être publié sans encombre à Moscou en janvier 1909 dans la revue *Russkaja mysl'*, dont Merejkovski était le directeur littéraire, puis aux éditions modernistes Chipovnik. En France, le récit sera traduit dans la *Grande Revue* du 25 août 1912, ou plus exactement « adapté du russe avec autorisation de l'auteur par Mali Krogius et Henriette Hamon<sup>1</sup> ». Les coupures sont encore plus importantes que dans l'édition russe (plus du tiers du texte), et l'euphémisation du récit est poussée à l'extrême (ainsi, le mot *terrorisme* est soigneusement évité). Savinkov rétablira le texte original pour une nouvelle édition qui parut en russe à Nice en 1913 (contrairement aux rééditions publiées ces dernières années en Russie, qui reprennent toutes l'édition censurée de 1909, notre traduction suit cette édition de Nice – la seule qui puisse être qualifiée de complète).

Le bref roman de Ropchine-Savinkov fit grand bruit. Les écrivains de gauche (Leonid Andreïev, Gorki) jugèrent le désenchantement du terroriste (George) antirévolutionnaire et nihiliste. Merejkovski, au contraire, dans un article publié par le grand quotidien *Retch* (27 septembre 1909), souligne les qualités du style, la précision, le laconisme, l'art du raccourci, hume l'odeur de la dynamite mêlée à l'encens de l'Apocalypse, estime que les influences de Dostoïevski, de Nietzsche, du décadentisme, du symbolisme, du mysticisme ne font

1. Je remercie M. Jean Rière pour l'indication de cette référence.

qu'aiguiser le sens du récit, et déclare : « Si l'on me demandait en Europe quel est le livre le plus russe et celui qui permet de juger de l'avenir de la Russie, après les grandes œuvres de L. Tolstoï et de Dostoïevski, j'indiquerais *Le Cheval blême*<sup>1</sup>. » Merejkovski retrouvait en effet ses idées (et celles de Hippius) dans le personnage de Vania, qui pose la question religieuse de la violence non en terme d'opposition mais de contradiction : « Ce n'est pas l'opposition du bien et du mal, de la loi et du crime, du sacrilège et de la sainteté, mais une contradiction au sein même du bien, dans la loi elle-même, dans le sacré même. C'est peut-être l'antinomie, pas seulement humaine, mais divine, de l'Ancien et du Nouveau Testament, du Père et du Fils. » Merejkovski voit l'idée profonde du livre dans le face-à-face des deux terroristes, Vania et George, dans « le parallélisme du sexe et du social [...] aimer une femme sans jalousie, sans violence sur la personne, est un prodige de même nature qu'aimer sa patrie sans violence révolutionnaire ou étatique ». George au contraire érige son désir en loi : « L'un est tout amour, l'autre n'est que haine. L'un sait au nom de quoi il lutte, l'autre ne le sait pas. Pour l'un, "c'est interdit, mais il le faut", pour l'autre, "il ne faut pas, mais on peut [tuer]"<sup>2</sup>. » De la pseudo-révolution à la vraie réaction, il n'y a qu'un pas, conclut Merejkovski.

L'influence du *Cheval blême* et des *Souvenirs d'un terroriste* a été considérable. Ainsi, c'est chez Dostoïevski (en particulier dans le personnage d'Aliocha Karamazov et dans celui du

1. D. Merejkovski, *Bol'naja Rossija (La Russie malade)*, SPb., 1910 (réédition, Leningrad 1991, p. 124).

2. Dans une lettre à Savinkov de mai 1908, Merejkovski note cependant que celui qui croit au « miracle de la Résurrection » ne peut rester dans le terrorisme : « Il n'y a plus alors de raison de tuer : c'est interdit, et il ne le faut pas. » (*Russkaja Literatura*, 3, 2001, p. 145.)

Grand Inquisiteur) et chez Savinkov (dans le personnage de Kaliaev) que le jeune Lukács trouve la solution à l'antinomie du bien et du mal. C'est la lecture de Savinkov qui permet au futur philosophe marxiste de passer d'une vision tragique du monde (où le bien et le mal sont absolument opposés) à une vision dialectique, dans laquelle le mal peut être l'instrument du bien. Converti au bolchevisme après avoir rencontré Béla Kun, fin 1918, Lukács termine son premier article bolchevique, «Tactique et éthique» (1919), en s'appuyant sur *Le Cheval blême* pour résoudre le problème éthique du terrorisme : «Ropschin [...] voit non la justification de l'acte du terroriste – ceci est impossible – mais sa profonde racine morale dans le fait que celui-ci sacrifie pour ses frères non seulement sa vie, mais aussi sa pureté, sa morale, son âme. Pour exprimer cette pensée de la plus haute tragédie humaine avec les mots incomparablement beaux de la *Judith* de Hebbel [1839] : “Et si Dieu a mis un péché entre moi et l'action qui m'est imposée – qui suis-je pour m'en soustraire<sup>1</sup>”?» C'est ainsi que Lukács, commissaire du peuple à la Culture dans l'éphémère république des Soviets de Hongrie de Béla Kun (1919), justifiera la violence révolutionnaire puis se ralliera au stalinisme : «Parti de la liberté illimitée, j'arrive au despotisme illimité», prévenait le Chigaliou des *Démons* de Dostoïevski.

L'adéquation des moyens à la fin est précisément la problématique des *Justes* d'Albert Camus (1949), qui met également en scène l'attentat contre le grand-duc Serge en reprenant l'argumentation de Kaliaev (orthographié Kaliayev dans la pièce, et joué lors de la première par Serge Reggiani, Annenkov étant Savinkov) : le meurtre est à la fois nécessaire et

1. Cité par Michaël Löwy, *Pour une sociologie des intellectuels révolutionnaires. L'évolution politique de Lukács 1909-1920*, PUF, 1976, p. 159-160. Judith séduit et tue Holopherne, général assyrien ennemi, pour sauver la ville de Béthulie et Jérusalem.

inexcusable, mais les « meurtriers délicats <sup>1</sup> » (allusion à Kaliaev, qui refusa de tuer des enfants) se donnent eux-mêmes en justification par le sacrifice de leur vie.

Nombreuses seront les œuvres littéraires du début du xx<sup>e</sup> siècle qui s'inspireront du terrorisme russe : en Russie, parmi les textes traduits en français, citons, outre les récits de L. Andreïev déjà mentionnés, le *Pétersbourg* (1914) d'Andreï Bielyi (avec le thème obsédant de la provocation, absent du *Cheval blême*, et la figure du terroriste mystique, Doudkine, nourri de l'*Apocalypse* comme Vania) ; *Lanceurs de bombes, Azef*<sup>2</sup>, de l'écrivain russe émigré Roman Goul (1896-1986), qui est en fait une transposition romanesque des *Souvenirs d'un terroriste* de Savinkov ; *Témoin de l'histoire* (1932) de M. Ossorguine<sup>3</sup>, ancien socialiste-révolutionnaire « maximaliste ».

En Occident, le terrorisme russe avait déjà inspiré des écrivains aussi différents qu'Oscar Wilde (avec sa première pièce, *Véra, ou les nihilistes*, 1880) et Alphonse Daudet (*Tartarin sur les Alpes*, 1885). Dans *Le Nimbe noir* (1907), Joséphin Péladan élève au rang de « mystique de la pitié et de la justice » une aristocrate qui sacrifie sa vertu à la cause révolutionnaire. *Sous les yeux de l'Occident* (1911) de Joseph Conrad s'inspire des attentats russes, tout comme *Moravagine* de Cendrars, commencé en 1912, publié en 1926, où Ropchine est mentionné. Mais aucune de ces œuvres n'a le laconisme à la fois poignant et cynique du *Cheval blême*, et aucune, sinon *Péters-*

1. Titre d'un texte de Camus publié en janvier 1948 dans *La Table ronde*, qui sera repris dans *L'Homme révolté* (chap. III). Le commentateur des *Essais* de Camus dans la Bibliothèque de la Pléiade (1965), R. Quilliot, n'indique pas Savinkov parmi les lectures préparatoires de Camus pour *L'Homme révolté* (p. 1624 sq.).

2. Traduit de l'allemand par N. Guterman, Gallimard, 1930. Titre original : *General Bo*, Berlin, 1929.

3. Traduit du russe par Any Barda, L'Âge d'Homme, 2001.



*bourg* de Bielyi, ne possède la dimension métaphysique du récit de Ropchine-Savinkov.

Savinkov (ou Ropchine) semble cependant avoir perçu le leurre de la justification religieuse proposée par Hippus-Merejkovski et par le Vania du *Cheval blême*. Tandis que Savinkov allait continuer à vouloir s'opposer par la violence à la violence de l'Histoire, Ropchine savait que son âme était morte et que le Cheval blême viendrait tôt ou tard le chercher :

*Et l'ange Abaddôn vint de nouveau me troubler.  
Le destructeur se pencha à mon chevet  
Et me murmura à l'oreille : le sang a tué ton âme*<sup>1</sup>.

MICHEL NIQUEUX

1. Poésie de 1911 (« N'est-ce pas le prince des ténèbres qui m'a troublé par son baiser... », *Livre de vers*, op. cit., p. 5). Abaddôn est l'« ange de l'Abîme » (Apocalypse, 9, 11).